

Marthe Turgeon (1944-2011)

Alice Ronfard

Numéro 142 (1), 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66343ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ronfard, A. (2012). Marthe Turgeon (1944-2011). *Jeu*, (142), 6–9.

Hommage

ALICE RONFARD

MARTHE TURGEON

(1944-2011)

Quand je pense à Marthe me revient toujours en mémoire sa voix rauque et sensuelle. Sa façon si particulière de dire le texte, une sorte d'arythmie totalement personnelle, d'une force et d'une précision incroyables. Sa démarche ironique, unique, arrogante. Une manière de dire au public : ce n'est pas vous qui me regardez, c'est moi qui vous regarde.

Marthe, c'était vraiment la comédienne de théâtre. Elle a vécu par et pour lui. Toujours dans des projets audacieux, toujours dans l'inconnu des rencontres. Toujours, tout le temps, avec cette flamme, cette passion et aussi ces coups de gueule qui poussent à la précision de la démarche artistique. À ce que les choses arrivent au bon moment, à la bonne place.

Marthe se donnait à la scène. Point. Elle s'abandonnait au jeu des illusions avec la conviction d'une carmélite. Je me souviens de mon premier contact avec elle ; c'était dans *Vie et mort du Roi Boiteux*, lors de la première lecture, dans le *Tortilla flat* de Ronfard, au 3^e étage de la rue Craig, rebaptisée rue Saint-Antoine. Et dans laquelle, avec une constance régulière, des carambolages d'autos se produisaient puisque non seulement la rue avait changé de nom durant cet été-là, mais aussi de sens, ce qui créa pendant cette fameuse lecture des arrêts et des précipitations aux fenêtres de l'appartement.

Enfin, tout ça pour dire que nous étions là, autour de la table mythique. Mon souvenir s'embrouille. Je ne sais pas si c'est Ronfard seul qui lisait sa pièce ou si les comédiens la lisaient aussi. Mais il me semble que c'est au cours de cette réunion que j'ai vu et entendu Marthe pour la première fois. Je l'ai beaucoup observée, car les personnages principaux de la pièce étaient assis autour de la table et ceux qui avaient peu de répliques, par manque d'espace, se trouvaient à l'écart, écrasés dans des lits et des coussins qui servaient de divans.

Cette journée-là, il faisait beau et chaud, le soleil irradiait la maison, la joie était perceptible, le sentiment de vivre quelque chose d'important se dégageait dans la torpeur de l'été, et Marthe triomphait dans le rôle de Catherine Ragone. Elle était impressionnante d'autorité en impératrice du Faubourg à m'lasse. Ce n'était pas évident de tenir tête à Gravel, Savoie, Laroche, Cardinal, Proulx, Saint-Denis, Blais, Provencher, et j'en passe. Marthe était non seulement la comédienne idéale pour interpréter cette pièce-fleuve, mais en plus, dans mon souvenir de jeune fille, elle était d'une incroyable beauté.

Et puis est arrivée la fameuse scène en vers de douze pieds, sorte de pastiche de *Britannicus* de Racine, et c'est là que j'ai compris à quel point Marthe était une technicienne hors du



Marthe Turgeon (Catherine Ragon) dans *Vie et mort du Roi Boiteux* de Jean-Pierre Ronfard (Nouveau Théâtre Expérimental, 1982). © Hubert Fielden.

commun. L'aisance avec laquelle elle scandait musicalement les vers a été pendant de nombreuses années une référence, un point de repère.

À partir de cette époque, Marthe est devenue une amie du clan Ronfard, mais aussi du clan de l'avant-garde de cette époque. Une sorte de Delphine Seyrig, pour ceux à qui cela dit quelque chose... Égérie de Ronfard père, elle a participé à plusieurs productions du NTE, dont *Autour de Phèdre*, dans laquelle elle était une fois de plus bouleversante, sensuelle et diaboliquement précise.

Pour ma part, j'ai travaillé avec Marthe dans *les Troyennes* au TNM et dans *Marie Stuart* à la NCT. J'étais une toute jeune metteuse en scène essayant de me mettre au monde, mais jamais je n'ai senti chez Marthe le moindre sentiment de doute ou de méfiance à mon égard. Elle était dans et pour le projet. Dans et pour le théâtre. Avec *Marie Stuart*, où elle jouait Élisabeth, nous avons eu des fous rires mémorables. Je garde pour toujours cette image d'elle avant qu'elle n'entre en scène : une Marthe Turgeon concentrée, grimée de blanc,

coiffée d'une perruque haute de 20 pouces, corsetée, dont la robe conçue par Barbeau ne passait pas dans les escaliers qui menaient des loges à la scène, si bien qu'elle attendait là, dans l'obscurité de l'arrière-scène, cigarette au bec, en bas transparents à travers lesquels on pouvait deviner sa culotte, juchée sur des bottes de cuir noir, moitié reine d'Angleterre dans le haut et du trottoir dans le bas. Elle était devenue, l'espace d'une apparition, un doux mélange de Royaume-Uni et de Faubourg à m'lasse. Alors que je m'approchais d'elle pour la questionner, elle me regarda avec des yeux vifs, clairs, perçants et me déclara tout de go : « Faut vraiment aimer le théâtre ! ». Sur quoi nous avons éclaté de rire.

C'était aussi ça, Marthe : un sens de l'humour et de la dérision. Une franchise à vous couper le souffle et à vous faire rentrer dix pieds sous terre. Si on ne la connaissait pas, on aurait pu prendre cette franchise pour de la bêtise, mais je pense qu'elle avait une soif et un désir de justice très grands. Elle était très dure avec l'imbécillité et la prétention. Je dirais même plus : tranchante. C'est une grande qualité dans ce monde dans lequel nous vivons. Elle ne cherchait pas à séduire : elle était la séduction même.



Pour le reste, ce sont des petites choses qui me relient à Marthe. Nous vivions dans le même quartier, à quelques maisons l'une de l'autre. Fréquentions les mêmes épiceries, le même gym, le même dépanneur. Lors de ces rencontres d'épicerie, nous parlions de ce que nous faisons dans le moment, du spectacle vu la veille, de nos projets. Elle ne parlait jamais de sa vie privée, si ce n'est de son fils Alexis qu'elle chérissait et dont elle était fière. C'était ça aussi, Marthe : une femme discrète et secrète. Si secrète que je n'ai jamais entrevu ou senti la gravité de son état. « Tout va bien. Tout va bien », me disait-elle régulièrement. Comme si elle ne voulait pas que je me laisse envahir par son propre tourment. A-t-elle été sereine face à la mort ? Je ne sais pas. L'a-t-elle regardée en face comme Andromaque, Phèdre ou Catherine ? Je ne sais pas. Je sais que cette journée-là ou peut-être cette nuit-là, ce n'était plus du théâtre. Qu'elle ne reviendrait plus jamais saluer. Elle emporte avec elle le secret de son départ. Elle garde avec elle sa part de mystère. Mais j'aime l'imaginer tendant la main à Peer Gynt. J'aime l'imaginer montant dans le traîneau, se faisant raconter une dernière fois les beautés de ce monde, traversant toutes les vies qui s'en sont allées, passer au-dessus du Manitoba et entendre aboyer un chien une dernière fois, envoyer la main aux aveugles, enlacer le beau Serge, récupérer une enfant en manque d'amour au fond d'un canal, entrer dans un asile pour en extraire la pureté. Elle récite une dernière fois un *Stabat Mater*. J'imagine tout ça, ça fait du bien. J'évacue la peine et le manque.

J'aime croire que nos métiers ne sont pas vains. Qu'ils sont utiles. Je crois sincèrement que Marthe, par sa manière d'habiter la scène, laisse derrière elle une trace importante dans l'espace théâtral. J'aime croire que le Mile-End se souviendra de son rire tonitruant, de sa démarche d'impératrice. Elle nous laisse comme épitaphe : « Bonjour à tous ceux que j'ai aimés. Gardez de moi le meilleur souvenir possible. Un seul, c'est déjà beaucoup. » ■

Marthe Turgeon dans *Rivage à l'abandon* de Heiner Müller, mis en scène par Gilles Maheu (Carbone 14, 1990). © Jean-François Gratton.



Marthe Turgeon (Élisabeth) dans *Marie Stuart* de Schiller, mise en scène par Alice Ronfard (Théâtre Denise-Pelletier, 1995). © Josée Lambert/Archives TDP.